

Historiographie du catholicisme européen contemporain

par Patrick C. Goujon

Écrire l'histoire du catholicisme contemporain en Europe relève d'un « métier », si l'on veut reprendre ce terme à Marc Bloch et à son essai, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, édité à titre posthume par Lucien Febvre en 1949. Placer ce numéro sous les auspices de ces deux maîtres, dans lesquels la profession se reconnaît encore en France, malgré tous les débats et les évolutions que la discipline historique a connues depuis, c'est délibérément inviter les théologiens à accepter de faire un détour. Comment en théologiens se rapporter à l'histoire, et en particulier à l'histoire du contemporain ? L'expression pourrait sembler contradictoire à moins qu'elle ne risque d'enfermer le théologien dans le piège de ne considérer les problèmes auxquels il s'affronte qu'à partir de son présent, le plus souvent aujourd'hui hanté par l'inquiétude d'un avenir incertain.

Il n'était pas question de consacrer un numéro à l'histoire du catholicisme contemporain, d'en esquisser un panorama. Nous avons voulu plutôt entrer dans l'atelier des historiens pour inviter à leur tour les théologiens à revisiter leur arrière-boutique, là où les uns et les autres forgent leurs analyses et les exposent à la discussion. L'histoire est parfois l'hôte des places publiques ou des parvis des cathédrales. Elle l'est souvent à son corps défendant surtout quand elle se trouve ravalée au rang d'agent de commémoration, ou quand, dans la société, elle est la victime des réécritures de la « cancel culture » qu'édicte, sans autre forme de débats, de nouveaux inquisiteurs. Ceux-là n'ont du métier d'historien le plus souvent aucune pratique, mais leur discours

se pare d'un pseudo-savoir qui défend les prétendus intérêts d'une communauté d'où le débat est banni. Car lorsqu'il y a histoire, liée à une discipline et à des méthodes, la discussion est possible : les sources s'exposent, les hypothèses se confrontent, les résultats se transforment. La science est historique, comme toutes les formes d'intelligibilité de l'expérience humaine.

Ainsi en va-t-il de l'histoire du catholicisme contemporain quand elle répond aux critères d'une discipline et qu'elle sait exposer les principes qui l'animent. Comment s'écrit cette histoire aujourd'hui, quelle est donc son *historiographie*? L'intérêt d'un tel dossier dans les *Recherches de Science Religieuse* est loin de n'être que documentaire, comme en témoigne la valeur des contributions des collègues historiens qui ont bien voulu se prêter à l'exercice de cette prise de recul sur leur propre pratique. La théologie ne s'intéresse-t-elle pas au même objet? Encore faudrait-il d'emblée corriger, car le « catholicisme contemporain » n'est, à de rares exceptions près, pas un sujet pour les théologiens. Il est plutôt le site de leur réflexion, le lieu à partir duquel ils (et elles, ne l'oublions plus) s'interrogent. Il est le point de départ d'un diagnostic, pour certains un terrain d'expérience à partir duquel relire la Tradition, pour d'autres ce qu'il faut quitter, que l'on aille de l'avant ou que l'on vise en arrière. Et si bien peu de théologiens sont, constatons-le sans amertume, à même d'écrire l'histoire du catholicisme contemporain (c'est un autre métier, on l'a dit), on peut s'interroger sur le manque de recul, voire l'indifférence, quand ce n'est pas le rejet de ce qui vient de la connaissance historique, ou, *horresco referens*, de la sociologie! On ne manque pas de lire chez certains clercs que leur analyse de la situation de l'Église va bien plus loin que celle des sociologues. Certes, mais dans quelle direction et sur quelle base d'observation? Rien n'empêche de garder le sourire en abordant ces questions pour plaider en faveur d'une écoute réciproque et sereine, avec pour les théologiens l'humilité épistémologique qui sied bien à notre objet, Dieu et la vie de celles et ceux qui placent en Lui leur foi.

Le dossier se présente comme un itinéraire qui croise à chaque étape réflexions sur le métier d'historien et connaissances historiques du catholicisme européen. Un article de sociologie aurait été le bienvenu pour dessiner un contrepoint et donner la parole à un tiers. Il viendra à son heure. Par chance, le bulletin de sociologie religieuse, que l'on doit à Jean-Marie Donegani, trouve sa place idéale dans ce numéro. Il revient à Frédéric Gugelot, Professeur à l'Université de Reims Champagne-Ardenne, spécialiste de l'histoire du catholicisme contemporain, de présenter la discipline, dans ses objectifs et ses méthodes, et de mettre en lumière, comme il se doit pour un historien, des évolutions du modèle qui fit passer d'une histoire ecclésiastique, soumise

au magistère et auxiliaire de la théologie, à une histoire inscrite dans l'histoire globale. Il énonce des critères pour l'implication de l'historien, la distance entre sa confession de foi éventuelle et les intérêts de sa recherche. Pour entrer dans le cœur de ce qui nourrit sans doute le plus de polémiques aujourd'hui, un second article en vient à la réception du concile Vatican II. Denis Pelletier, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études et rédacteur en chef des *Archives de sciences sociales des religions*, s'interroge moins sur ce qu'il est convenu d'appeler la «réception» du concile, ou son histoire, que sur le caractère problématique de cette notion tant dans l'usage qu'en font les théologiens que dans sa construction par les historiens. Cet article explicite le regard historien sur les débats théologiques autour de la réception du concile, et défend la thèse de l'anachronisme de ceux qui ne tiennent pas compte de l'histoire du concile Vatican II pour soutenir leur lecture des documents conciliaires – concept à son tour historiquement interrogé – en ligne avec l'ecclésiologie de Vatican I. Après un tel plongeon dans le cœur du débat, il valait la peine d'esquisser un nouveau pas de côté pour mieux comprendre la tâche et le rôle que les historiens peuvent se donner quand il s'agit de religion. C'est à un professeur d'histoire médiévale, de l'Université de Rennes, Florian Mazel, que nous avons choisi de confier la tâche d'éclairer la manière dont la discipline réfléchissait à son épistémologie et définissait, en retour, une sorte de cahier des charges des interventions publiques de l'historien. Les critères déontologiques s'enracinent dans une démarche critique où la notion d'histoire religieuse est mise à l'épreuve. Alors qu'à bon nombre elle aurait semblé aller de soi, elle perd de sa pertinence heuristique en raison de la manière dont sont constitués ses objets, ses sources, leur conservation et leur transmission.

Religion, foi, Église, fait religieux : rien n'échappe à des évolutions où menace le risque de la rétroprojection de nos catégories, largement héritée des Lumières et des concepts théologiques issus des réformes protestantes et catholiques. À l'heure où, comme le soulignent plusieurs des auteurs, la religion est redevenue l'objet de passions publiques et où l'histoire est la « proie d'usages aussi variés qu'incontrôlés », politiques ou apologetiques, la réflexion épistémologique des historiens sur leur approche des objets qu'ils ont en commun avec les théologiens n'en est que plus salutaire. Un quatrième article se devait alors de revenir sur les relations entre histoire et théologie, du point de vue de la théologie. C'est Jean-Louis Souletie, Professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris et Doyen du Theologicum, qualifié pour cette question par ses recherches sur la crédibilité de la foi et les rationalités modernes, qui retrace les relations entre ces deux disciplines, à la lumière de la crise moderniste à laquelle il est toujours nécessaire de revenir pour com-

prendre notre situation épistémologique. Il propose, après le moment herméneutique de la théologie et de l'histoire, une hypothèse originale, fondée sur l'anamnèse eucharistique, pour penser le rapport à l'histoire dans ce temps qui est le nôtre, à l'ombre d'une catastrophe que seule éclaire, au sens biblique, la promesse apocalyptique de sa libération définitive.

Il aurait été tentant, dans une revue de théologie, de clore ainsi le dossier. Fidèle à son ambition universitaire dans le dialogue avec les sciences humaines et sociales, les *Recherches* sont heureuses d'accueillir François Hartog, directeur d'études à l'EHESS, le plus à même de s'interroger sur nos conceptions de l'histoire aujourd'hui. Quelle histoire peut s'écrire alors que dans notre culture le passé et l'avenir semblent être absorbés dans un présent immédiat où ne règnent plus que l'empathie et l'identification ou leurs contraires? Le lecteur trouvera dans ces lignes d'ailleurs de quoi éclairer les reconfigurations du catholicisme contemporain. Ce qu'on y appelle souvent « tradition » ne relève le plus souvent que de ce présentisme qui érige en patrimoine et en marqueur d'identités des signes déliés de la fonction ecclésiale qu'ils avaient acquise au cours du temps. Mais c'est surtout à la théologie que ce dernier article pose une question : que répondre à cette perte de croyance en l'histoire, avec ou sans majuscule, quand la catastrophe devient l'horizon, comme expérience du présent et crainte de l'avenir?

Ce présent dossier gagnera à être rapproché de trois précédents numéros des *RSR*, en 2019 et 2020, « Vivre le temps de l'histoire », l'un, consacré à l'apocalyptique et l'autre, à la sagesse, et auparavant « Repenser la Création à l'âge de l'anthropocène ». Gageons que cette nouvelle livraison, accompagnée de ces bulletins de sociologie religieuse par Jean-Marie Donegani, et de théologie des religions par Michel Younès, continuera de nourrir la réflexion.

Enfin, je suis certain que tous les lecteurs s'associeront à moi pour témoigner à Christoph Theobald leur gratitude pour son travail au sein des *Recherches de Science Religieuse*. Membre du comité de rédaction dès 1986, puis rédacteur en chef depuis 2009, il a mené la revue avec la profondeur et l'exigence qu'on lui connaît, dans la quête inlassable d'une pensée théologique pour notre temps. L'ensemble du comité de rédaction sera toujours heureux de l'accueillir comme auteur pour poursuivre les débats qu'il a su ouvrir.

Après le décès de Guy Petitdemange le 15 septembre, nous apprenons aujourd'hui celui de Bernard Sesboüé. Un hommage sera rendu à ces deux collaborateurs majeurs de la revue dans le prochain numéro.